

JADE PODLEJSKI

THE RULE OF  
BLOOD

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-  
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042529697

Dépôt légal : juin 2026

## **Avertissement**

Ce roman contient des scènes de violences physiques et psychologiques, des descriptions de crimes, de rapports de domination, ainsi que des dynamiques relationnelles toxiques et destructrices.

Les personnages évoluent dans un univers brutal, où la morale est mise à l'épreuve et où les choix ont des conséquences irréversibles. Ce livre n'a pas vocation à romantiser la violence ni à en minimiser l'impact.

Lecture déconseillée aux mineurs et aux lecteurs sensibles.

Il s'adresse à un public adulte, averti, conscient que certaines histoires ne sont pas faites pour rassurer.

## **Remerciements**

À ceux qui comptent vraiment, ceux qui rendent les journées plus belles.

Lorsque la vie devient difficile, il y a toujours une main à laquelle s'accrocher.

## Prologue : Redlakes

Il y a des villes qu'on apprend à éviter. Pas parce qu'elles sont laides. Pas parce qu'elles sont pauvres.

Mais parce qu'elles ont cessé d'appartenir à ceux qui y vivent.

Redlakes est de celles-là.

Le jour, elle fait encore illusion. Les façades tiennent debout. Les vitrines s'ouvrent. Les gens sortent, travaillent, sourient parfois. On apprend à ne pas regarder trop longtemps les murs tagués, à ne pas compter les impacts de balles rebouchés à la hâte, à ne pas se demander pourquoi certaines rues sont toujours désertes avant minuit.

La nuit, en revanche, la ville change de maîtres. Ici, une fois le soleil tombé, Redlakes ne nous appartient plus. Elle appartient aux gangs.

Autrefois, la ville attirait les touristes. Ses lacs roses, presque irréels, prenaient une teinte rouge sang au lever et au coucher du soleil. Les influenceurs se pressaient pour capturer ce moment précis, celui où la beauté flirtait déjà avec le malaise. Quand j'étais enfant, je détestais cette agitation. Les voix trop fortes. Les rires de passage. Les gens qui consommaient la ville sans jamais la connaître. Je trouvais ça insupportable.

Aujourd'hui, je regrette cette époque. Parce que pendant dix ans, le calme n'a été qu'un mensonge soigneusement entretenu. Un silence acheté. Les sirènes qui n'arrivaient jamais à temps. Les corps qu'on contournait sans s'arrêter. Les affaires classées trop vite. La peur, rangée sous le tapis des villas protégées par des murs trop hauts.

Les fauves étaient tenus en laisse. Jusqu'à ce qu'on cesse de payer. Alors la nuit a repris ses droits.

Les murs se sont couverts de menaces. Les rues de sang. Les morts ont cessé d'être des accidents pour devenir des messages. Ce qui avait commencé comme une guerre de territoires s'est transformé en quelque chose de plus personnel. Plus cruel.

Une guerre de vengeance.

Et au sommet de cette ville à genoux, il y a un nom que tout le monde connaît.

Un nom qu'on ne prononce qu'à voix basse.

Un nom qu'on évite d'écrire.

Il a vingt-quatre ans selon les dires.

Il a grandi dans la violence comme d'autres grandissent dans le confort. Quand son père a été abattu par un gang rival, il n'a pas pleuré. Il n'a pas fui. Il a répondu comme on le lui avait appris.

Par le sang.

Depuis deux ans, la violence ne se contente plus de l'obscurité. Les balles fusent aussi en plein jour. Les corps s'accumulent. La police ne suit plus. Les arrangements ne suffisent plus. Redlakes n'est plus une ville.

C'est une zone de guerre.

Et au milieu de ce chaos, il y a une femme.

Moi.

Je m'appelle Gwendolynn Forbes. J'ai vingt et un ans. Je suis discrète. Ordinaire. Invisible. Le genre d'individu que personne ne remarque. Le genre de personne qui survit parce qu'elle sait se fondre dans le décor.

Du moins, c'est ce que je croyais.

Jusqu'à ce soir-là.

Jusqu'à cet instant précis où j'ai compris que certaines villes ne pardonnent pas qu'on fasse preuve de courage.

Jusqu'à ce que je croise son regard.

C'est ici que j'ai cessé d'être une simple spectatrice.

Et que tout a commencé à se briser.

# Chapitre I : Avant l'impact

## Gwendolynn

La semaine avait été calme. Trop calme. Comme si la ville retenait son souffle.

En début d'après-midi, je quittai les cours et pris le bus pour aller chez mes parents. Le trajet était court, familier. Je le connaissais par cœur, comme tout ce qui n'avait jamais cherché à me faire du mal.

Ma mère m'ouvrit avant même que je n'aie le temps de frapper. Elle se jeta contre moi, ses bras se refermant trop vite, trop fort. La douleur me traversa la cage thoracique comme une décharge.

– Désolée, ma Gweny... je t'ai fait mal ?

Je hochai simplement la tête. Mes côtes n'aimaient plus les gestes brusques depuis la chute. Cette falaise. Cette erreur médicale. Un corps réparé trop vite, trop mal. Fragilisé pour de bon. Je m'installai sur le canapé, le visage crispé. Mon père posa un comprimé et un verre d'eau devant moi. Ma mère me regardait comme si elle pouvait recoller mes os avec de la culpabilité.

Je lui souris. Pour la rassurer. Mon frère arriva peu après, moqueur comme toujours.

– Je parie qu'elle t'a encore broyée comme un boa constrictor.

– Bien vu, frangin.

Il m'observa, fronça légèrement les sourcils.

– T'as encore maigri, non ?

Je haussai les épaules. Mauvaise idée. La douleur me coupa le souffle. Il détourna immédiatement la conversation. Je restai chez eux jusqu'à la fin de l'après-midi. Les discussions se portaient toujours sur la même chose depuis des semaines : la guerre des gangs devenait de plus en plus sanglante. Puis je repartis. Seule comme à chaque fois, finalement.

Le soir tombait lentement sur Redlakes, comme une couverture trop lourde qu'on tirait sur la ville. Les rues s'assombrissaient avant même que les lampadaires ne s'allument, et l'air devenait plus dense, chargé d'une tension invisible que tout le monde reconnaissait sans jamais la nommer.

Je rentrais à pied.

Ce n'était pas un choix. C'était une habitude depuis que les bus arrêtaient leur circulation à partir d'une certaine heure... pour des raisons plus qu'évidentes. Cette habitude est très simple, comme

une règle à toujours suivre : marcher vite, ne pas traîner, ne jamais sortir mon téléphone, éviter les rues trop larges comme les ruelles trop étroites. À Redlakes, chaque trottoir avait son langage, chaque angle son danger. Je connaissais le mien par cœur.

Les commerces de mon quartier fermaient plus tôt que dans le reste de la ville. Les rideaux métalliques se baissaient dans un bruit sec, presque nerveux. Les regards se détournaient. Les portes se verrouillaient une à une, comme si la nuit était une créature dont il fallait se protéger avant qu'elle ne se faufile à l'intérieur.

Personne ne courait. Courir, ici, attirait l'attention.

Je gardais les mains dans les poches de mon manteau, les épaules basses, le pas régulier. Pas trop lent. Pas trop pressé. Juste assez pour sembler appartenir au décor. J'avais appris à disparaître dans la foule, même quand la foule se réduisait à quelques silhouettes pressées.

Je pensais à des choses simples. Volontairement. Le dîner que je n'avais pas encore décidé. Le linge oublié dans la machine. Le bruit agaçant du radiateur de l'appartement. Des pensées insignifiantes, presque stupides, mais rassurantes.

Parce qu'à Redlakes, penser à autre chose que la peur était une forme de résistance.

Un moteur rugit quelque part derrière moi. Je ne me retournai pas. Les voitures qui ralentissaient trop près du trottoir n'annonçaient jamais rien de bon. J'avais appris à les ignorer, à continuer d'avancer comme si je n'avais rien entendu. Comme si je n'avais rien compris.

Le véhicule passa finalement sans s'arrêter. Je respirai un peu plus librement.

Mon immeuble n'était plus très loin. Une construction ancienne, coincée entre deux bâtiments plus récents, comme une relique qu'on avait oublié de raser. J'aimais ce quartier pour cette raison précise : il ne valait pas grand-chose. Personne ne se battait pour posséder ce qui n'avait aucune valeur.

Je passai devant le terrain de jeu. Quelques enfants y traînaient encore, leurs rires détonnant dans le silence tendu du quartier. Je ralentis, hésitai à leur dire de rentrer.

Puis tout alla trop vite.

Une voiture noire surgit, moteur hurlant. Mon regard accrocha le mouvement. Le métal. L'arme.

L'instinct prit le dessus.

– Couchez-vous !

Mon cri déchira l'air. Les enfants s'éparpillèrent dans un chaos de cris et de pas affolés. Et moi, sans réfléchir, je fis un pas sur la route.

Puis un autre.

La voiture ne ralentissait pas.

Je compris trop tard ce que je venais de faire. Mes muscles se figèrent. La peur m'enracina au sol.

Je croisai son regard. Des yeux verts. Froids. Calculateurs.

Le temps se suspendit. Les pneus hurlèrent. La voiture s'arrêta à quelques centimètres de moi. Pas plus. La portière claqua. Il descendit. Grand. Large d'épaules. Une présence écrasante. Il avançait comme s'il possédait la rue, la ville, tout ce qui s'y trouvait. Sa voix était basse, glaciale.

– Qu'est-ce que t'as foutu, espèce d'inconsciente ?

– J'ai sauvé ces enfants. Je vous ai empêché de les tuer.

Un éclair traversa son regard.

– Non. Vous venez de reporter deux morts.

Je restai interdite.

– Ce sont des enfants !

Il s'approcha lentement. Trop lentement. Chaque pas était une menace.

– Comment osez-vous vous interposer entre moi et ma vengeance ?

– Votre vengeance sur des gosses ? Allez au diable.

Je me détournai, tremblante de ma propre inconscience. Je ne vis pas l'autre homme. Je sentis seulement sa main sur ma bouche. Le froid du métal contre mes reins. La voix aux yeux verts glissa jusqu'à moi, presque intime.

– Pour ton bien, ne me mets plus jamais en colère.

## Chapitre II : L'erreur

### Caleb

Je n'aurais pas dû freiner. Le bruit des pneus, l'odeur du caoutchouc brûlé, la violence du choc évité de justesse... tout ça aurait dû m'irriter. Pas me figer. Reece était prêt. Je le sais. Je l'ai vu à l'angle de son bras, à la tension de ses doigts sur la détente. Un geste. Un seul. Et la route aurait été nettoyée.

Mais je l'ai regardée.

Elle n'a pas couru. Elle n'a pas crié. Elle est restée là. Debout. Tremblante. Ridiculement fragile au milieu de la chaussée. Et pourtant... elle ne s'est pas effondrée. Son regard n'a pas cherché d'aide. Il ne suppliait pas.

Ça m'a mis en colère. Je lui ai ordonné de monter dans la voiture. Reece n'a pas discuté. Il l'a poussée à l'arrière, arme levée. Elle n'a pas résisté. Pas parce qu'elle était docile. Parce qu'elle avait compris.

Ça aussi, ça m'a déplu. Je me suis mis à rouler. Sans but. Sans direction. La ville défilait, puis disparaissait. Les rues familières cédaient la place aux routes désertes. Je conduisais mécaniquement, les mains crispées sur le volant, comme si le mouvement pouvait faire taire ce qui grondait en moi.

Pourquoi elle ?

La question tournait en boucle. Inutile. Stérile. Je n'ai pas cherché de réponse. J'ai pris une décision.

Mon domaine était loin. Suffisamment pour que personne n'ose s'en approcher. Quand nous sommes arrivés, elle est descendue sans un mot. Elle marchait droite, malgré la peur qui suintait **de :** **par ?** chacun de ses pas.

Reece l'a enfermée. Quand il est revenu vers moi, son regard était sombre.

– Qu'est-ce que tu fous, Caleb ?

Je n'ai pas répondu.

– Pourquoi tu ne l'as pas tuée ?

Je n'en savais rien. Et ça me déplaisait encore plus que la question.

– Et maintenant ? Tu comptes faire quoi d'elle ?